

« Des souris et des hommes »

Danielle Salvail

Number 43, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Salvail, D. (1987). Review of [« Des souris et des hommes »]. *Jeu*, (43), 162–164.

«des souris et des hommes»

Texte de John Steinbeck. Traduction: Michel Dumont et Marc Grégoire; mise en scène: François Barbeau; assistance à la mise en scène: Monique Duceppe; décor: André Hénault; costumes: Anne Duceppe; éclairages: Luc Prairie; musique originale: Michel Robidoux; bande sonore: Michel Robidoux et Richard Soly; accessoires: Jean-Guy Dion, assisté de Renaud Bélanger. Avec Hubert Loisel (George), Michel Dumont (Lennie), Benoît Girard (Candy), Guy Provost (le Boss), Gilles Michaud (Curly), Johanne Fontaine (la femme de Curly), Jean Deschênes (Slim), Michel Daigle (Carlson), Pierre Boileau (Whit), J.A. Robert Paquette (Crooks). Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée au Théâtre Port-Royal de la Place des arts du 18 février au 28 mars 1987.

D'abord roman paru en 1937 et rapidement porté à la scène avec succès, *Des souris et des hommes*, dont le titre s'inspire d'un poème de Robert Burns où il est dit que «les plans les mieux conçus des souris et des hommes souvent ne se réalisent pas¹», raconte en effet la construction détaillée, au milieu de conditions de vie difficiles, d'un rêve subitement détruit par une pauvreté tragique du corps et de l'esprit.

George et Lennie sont deux travailleurs agricoles unis depuis l'enfance, un peu par la force des choses. L'un est chétif, intelligent et débrouillard, l'autre est fort et robuste, mais souffre de débilité mentale; ses réactions sont celles d'un enfant irresponsable, et son comportement est souvent source d'embêtements d'où George, qui a en quelque sorte pris en charge Lennie, doit constamment les sortir. George a bien sûr ses moments d'exaspération envers ce poids dont il a chargé son existence. Mais, outre l'habitude, le respect d'un passé ou même la charité, l'amitié entre George et Lennie repose aussi sur le rêve d'une vie meilleure, peinarde, dans une petite maison qu'ils auront achetée en commun avec leurs écono-

mies, et le fait que, par ce rêve partagé, ils se différencient de leurs compagnons de travail qui sont essentiellement des êtres solitaires et sans appartenance. Mis en commun, ce rêve apparaît comme un remède à cette solitude inhérente et à une vie difficile (nous sommes au lendemain de la récession). Solitaires et solidaires, George et Lennie poursuivent leur chemin incertain en le ponctuant de ce récit que George raconte à Lennie pour lui donner du courage, autant qu'à lui-même, adoucissant la vie par un des seuls moyens qu'il leur reste: le rêve. Pour Lennie, ce rêve-récit s'intitule «les lapins»; le détail qui le passionne dans l'histoire de George est que c'est lui, Lennie, qui prendra soin des quelques lapins qu'ils auront. Car Lennie, tel un enfant avec son ours en peluche, se reconforte en caressant des choses douces, comme le poil d'un petit animal. Mais ces caresses dépassent parfois leurs intentions inoffensives à cause de la trop grande force et de l'inconscience de Lennie. Parce que Lennie a voulu toucher au velours d'une robe, les deux amis ont dû se cacher puis s'enfuir d'une ville. Au début de la pièce, Lennie cache dans sa poche une souris morte à force de caresses, comme cela arrivait avec toutes celles que lui donnait sa tante Clara, lui rappelle George. Puis, ce sera le chiot promis par George qui succombera après avoir reçu une «petite tape» pour le corriger d'avoir mordillé, et, finalement, la femme de Curly² qui, après avoir invité sans arrière-pensée Lennie à toucher ses cheveux pour qu'il constate combien ils étaient doux, s'affolera devant la rudesse de sa caresse; Lennie, voulant étouffer ses cris, lui brisera les vertèbres du cou. Les conséquences de ces erreurs de Lennie, toutes issues de la même passion ou de la même «manie», deviennent de plus en plus graves. Mais dans son innocence malade, Lennie ne peut être livré aux hommes, pas plus qu'il n'a pu vivre

1. "The best laid schemes o' mice an' men gang aft a-gley". R. Burns, "To a mouse, on turning her up in her nest with the plough". Cité dans l'introduction de Maurice-Edgar Coindreau à l'édition Folio, n° 37, p. 22.

2. Ce personnage, ainsi que celui du «Boss», ne reçoit pas d'autre dénomination que celle-là.



Hubert Loiselle (George) et Michel Dumont (Lennie) dans *Des souris et des hommes*. Une amitié qui repose «sur le rêve d'une vie meilleure».

jusqu'alors seul face aux hommes, mais toujours *avec* George. Aussi George se chargera-t-il une dernière fois de lui, non sans lui avoir fait voir, sur l'autre rive, la petite maison rêvée, avec les lapins, avant de lui loger une balle dans la tête. Lennie mort emporte avec lui le rêve commun du couple mythique³ qu'il formait avec George.

La production de la Compagnie Jean-Duceppe rend cette oeuvre rude et poignante dans un réalisme sans nuances, malgré la qualité de la traduction et le pittoresque des costumes et des décors. La scène est divisée en ce qu'on pourrait appeler deux niveaux : à l'avant-scène et en contrebas se trouve le lieu privilégié de George et Lennie, la rive de la Salinas, où commence et où se résout la pièce, lieu intemporel à l'intégrité préservée par son détachement marqué comme une coupure par rapport aux autres lieux,

3. «L'amitié informelle et invincible nouée entre Lennie, le doux colosse innocent aux mains dévastatrices, et son copain George, petit homme aigu, à une beauté, une puissance de mythe.» Joseph Kessel, préface de l'édition Folio, n°37, p. 9.

plus anecdotiques, situés au-dessus. Ces lieux d'action proprement dite représentent l'étable et le dortoir, séparés par un couloir imaginaire permettant de relier des événements qui s'y déroulent avec d'autres se passant à l'extérieur de ces lieux-décors, ce qui ne va pas parfois sans créer une certaine confusion dans les déplacements.

La mise en scène de François Barbeau reste statique, consistant souvent en une simple mise en présence de types virils. Elle ne cherche pas à rendre compte de l'idéalisme tragique de ces êtres isolés dans une misère et une errance affectives et matérielles, mais plutôt à les uniformiser dans une interprétation forte et rigide. Heureusement, chaque comédien (sauf peut-être Guy Provost et Gilles Michaud, qui se bornent à gueuler leurs répliques avec force «respirs») réussit, à un moment ou à un autre, à dépasser cette uniformité et à laisser entrevoir un peu plus de l'âme de son personnage (Benoît Girard, en particulier, est, par moments, très émouvant). Mais on garde l'impression d'être devant des interprétations fixées dans des

types physiques très précis. Il en va de même pour le seul personnage féminin de la pièce, dont ni la mise en scène, ni l'interprétation, ni même la perception générale du personnage n'ont réussi à rendre un peu de la détresse.

Restent les deux protagonistes, George et Lennie. Hubert Loiselle reprenait avec une sobriété efficace le rôle de George qu'il avait déjà tenu dans le téléthéâtre présenté à Radio-Canada en 1971. Michel Dumont, pour sa part, s'attaquait à un rôle rendu mémorable par l'interprétation marquante de Jacques Godin dans le même téléthéâtre. La critique journalistique l'a souligné: il s'en sort très bien, et peut-être même grandi de s'être plié à un rôle qui ne correspond pas à son image habituelle⁴. Mais il est dommage que le pathétisme brutal et sans complaisance de ce personnage bouleversant ne soit plus réduit qu'à une performance d'acteur, aussi «excellente» soit-elle.

danielle salvail

«en pleine nuit... une sirène»

Spectacle écrit et joué par Jacques Girard et Robert Lepage; musique: Pierre Potvin; scénographie: Monique Dion; éclairages: Pierre Labrie et Robert Lepage; montage des séquences filmées: Maxime Dubois; coordination du spectacle: Jean-Jacqui Boutet; régie: Andréa Bergeron; construction des décors: Ateliers D.E.M., sous la supervision de Claude Chassé; couture: Line Bussière, assistée de Claude Roussel; chapeaux: Caroline Drouin; perruques: Yvan Gaudin. Production du Théâtre de la Bordée, présentée au Théâtre de la Bordée du 17 février au 21 mars 1987.

générosité amoureuse

Au rythme où doivent se succéder les créations, il ne faut surtout pas blâmer les créateurs d'utiliser certaines recettes directement issues d'une soirée de la Ligue Nationale d'Improvisation qui aurait choisi de ne parler que d'amour. Aussi le Théâtre de la Bordée a-t-il été bien inspiré d'inviter Jacques Girard et Robert Lepage à nous livrer leurs réflexions folles et généreuses sur l'amour «véritable». On nous annonce une grande rencontre: celle de deux créateurs en pleine possession de leurs moyens et de leurs passions respectives, accompagnés par un musicien accompli, Pierre Potvin, dans un spectacle où texte, musique, chansons, extraits de films serviront à trouver les réponses aux grandes questions amoureuses. Promesse tenue.

Avant l'entracte, une série de numéros nous donne l'occasion de réfléchir à des questions aussi larges que: Qu'est-ce qui vous pousse à accepter l'invitation d'une inconnue rencontrée dans le hall de votre hôtel? Pourquoi deux personnes âgées vivent-elles encore ensemble à la veille de leur cinquantième anniversaire de mariage? Combien faut-il d'invitations à dîner avant de céder?

4. Voir entre autres l'article de Raymond Bernatchez dans *La Presse* du 28 février 1987: «Michel Dumont se «découlotte» dans un rôle à l'opposé de son image de «winner» chez Duceppe.»